

bell hooks, enseigner aux marges

L'œuvre de bell hooks demeure encore largement méconnue en France. Il a fallu attendre trente-quatre ans pour que le premier livre de cette figure majeure du *black feminism* soit accessible dans notre langue. Se définissant elle-même comme socialiste et féministe révolutionnaire, bell hooks défend une conception radicale de l'éducation et de la pédagogie – une pédagogie qu'elle qualifie « d'engagée » (*Engaged Pedagogy*) et dont l'objectif est d'« apprendre à transgresser »¹. Nous publions le premier temps d'un portrait en deux parties.

C'EST DEPUIS LES MARGES – considérées à la fois comme lieu « imposé par les structures oppressives » mais aussi comme horizon « de radicale possibilité, espace de résistance » – que bell hooks passe au crible « une grande partie de la théorie féministe [émanant] de femmes privilégiées qui vivent dans le centre et dont les points de vue sur la réalité incluent rarement la connaissance et la conscience des vies de celles et ceux qui vivent dans la marge. »

Dans le sillage de Paulo Freire, elle dénonce la « culture du silence » dans laquelle sont enfermées les opprimées, mais se méfie tout autant « de celles qui nous disent : parle, raconte-moi ton histoire. Simplement ne parle pas d'une voix de résistance. Parle seulement de cet espace dans les marges qui est un signe de privation, une blessure, un désir non réalisé. Ne parle pas de ta douleur ».

En posant la question pédagogique en termes de rapports sociaux de classe, de sexe et de race², ses réflexions permettent de désamorcer un certain nombre d'idées reçues et de fantasmes sur la notion d'intersectionnalité. À rebours d'une critique réactionnaire de ce concept, nourrie par de nombreux contresens, la lecture de bell hooks éclaire la valeur subversive et émancipatrice de cette démarche.

« Née et élevée dans les bras de Jim Crow³, dans l'arrière-cour du Ku Klux Klan, enveloppée à l'ombre du drapeau confédéré »

« Être dans la marge, c'est faire partie d'un tout, mais en dehors de l'élément principal. En tant qu'Américain·es noir·es qui vivions dans une petite ville du Kentucky, la voie ferrée était un rappel quotidien de notre marginalité. [...] Au-delà de ces rails, il y avait un monde dans lequel nous pouvions travailler comme bonnes, comme concierges, comme prostituées, aussi longtemps que nous étions en capacité de servir. Nous pouvions entrer dans ce monde, mais nous ne pouvions pas vivre là-bas. Il fallait toujours que nous retournions dans la marge, de l'autre côté des rails, vers les cabanes et les maisons abandonnées en périphérie de la ville. »

Au fil de ses écrits, bell hooks revient inlassablement sur son enfance du temps de la ségrégation. L'écriture de soi, centrale dans sa pratique pédagogique, traverse une œuvre nourrie de références autobiographiques (*Bone black : Memories of Girlhood*, *Wounds of Passions : A Writing Life*, *Belonging : A Culture of Place*) et que hante la question de l'identité (*Ain't I a Woman ? Black women and feminism*).

Grandir dans le Sud profond des années cinquante (elle naît en 1952), c'est faire l'expérience d'une société où les Blancs et

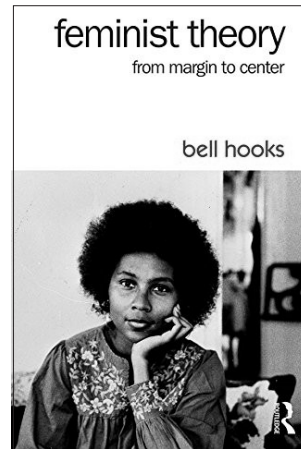
les Noirs n'ont pas accès aux mêmes écoles, cinémas ou bibliothèques... C'est dans cette enfance, placée sous le signe du refus de l'assignation à laquelle sa couleur, sa famille et la société la préparent, que s'enracine sa conscience de l'oppression sexiste et raciste et de l'exploitation. La colère contre « la tyrannie patriarcale », vécue au sein de son foyer, s'élargit et s'étend jusqu'à questionner tous les aspects de la domination masculine. Cet éveil politique, elle le doit tout autant à ses nombreuses lectures qu'aux figures féminines de son entourage qui lui transmettent leur expérience de résistance au quotidien.

Alors que tout lui rappelle que « trop » d'instruction rend les femmes « indésirables » et que le destin des jeunes filles noires est de devenir une bonne épouse, une mère servante et soumise, une femme au foyer, une enseignante ou une domestique, elle garde un souvenir marquant des débuts de sa scolarité et de ses premières enseignantes :

« Pour les Afro-Américain·es enseigner – éduquer – était fondamentalement politique, parce qu'ancré dans la lutte antiraciste. Ainsi, les écoles élémentaires que je fréquentais, réservées aux Noir·es, devinrent les lieux où je découvrais l'apprentissage comme une révolution. »

Sa génération assiste à la fin de la ségrégation et c'est, comme dans le fameux tableau de Norman Rockwell⁴, escortée par la Garde nationale, qu'elle va se rendre dans sa nouvelle école « mixte ». Victoire ambiguë, car à travers cette douloureuse expérience elle découvre tout ce qui oppose l'éducation comme « pratique de la liberté » à une instruction qui n'a d'autre objectif que de renforcer et légitimer les dominations :

« désormais, la connaissance n'était plus que de l'information. Elle n'avait aucun lien avec notre façon de vivre, de nous comporter. Elle



n'était plus connectée à la lutte antiraciste. Expédié·es en bus vers les écoles blanches, nous apprîmes rapidement qu'on attendait de nous l'obéissance, et non une volonté zélée d'apprendre. Une trop grande soif d'apprendre était aisément perçue comme une menace à l'autorité blanche. »

Brillante élève malgré tout, elle rejoint la prestigieuse université de Stanford en Californie où, rare étudiante noire du campus, elle revit l'expérience de la marginalisation, comprenant que, là encore, il s'agit avant tout d'apprendre l'autorité et l'obéissance...

Inscrite aux cours d'études de Genre, elle y déplore l'absence des problématiques de classe et de race. Elle rallie le mouvement féministe et, à 19 ans, rédige son premier ouvrage : *Ain't a Woman? Black Women and Feminism*. Un travail, précise-t-elle, mené « dans l'isolement » tant le sujet abordé était alors loin des préoccupations de la recherche mais aussi du féminisme militant.

De son passage à l'école des Blancs, comme de son expérience à l'université, elle retient cette leçon : « J'appris beaucoup sur le genre d'enseignante que je ne voulais pas devenir. »

« Ceci est la langue de l'opresseur et pourtant j'en ai besoin pour parler. »

« Si je réfléchis aux mots d'Adrienne Rich [« Ceci est la langue de l'opresseur et pourtant j'en ai besoin pour parler », Ndlr], je sais que ce n'est pas la langue anglaise qui me blesse, mais ce que les oppresseurs en font, comment ils la façonnent pour qu'elle devienne un territoire qui limite et définit, comment ils en font une arme qui couvre de honte, qui humilie, qui colonise. »

Le choix d'un nom de plume par la jeune Gloria Watkins a été abondamment commenté. Elle-même s'en explique dans l'article « To Gloria, who is she : on using a pseudonym ». Cet usage marque la volonté de ne pas parler en son seul nom en s'inscrivant dans un héritage (celui de sa grand-mère maternelle Bell Blair Hooks, mais aussi celui des esclaves et des opprimé·es). Citant Elisabeth Janeway, bell hooks rappelle que « le refus d'accepter la définition de soi imposée par les puissants » est une arme de résistance pour les dominé·es. Ce pseudonyme est aussi un combat pour « s'écrire, se réinventer, s'autoriser » (Nassira Hedjerassi).

Quant au refus d'utiliser des majuscules, il « participe, précise bell hooks, d'une pratique de subversion des usages ordinaires dans les dénominations, c'est un acte de rébellion », rappelant que le plus important est la « substance des livres, pas ce que je suis ». Une transgression qui se donne aussi à voir dans le rejet des normes et des usages universitaires (notes de bas de page, bibliographie, appareil critique) comme autant d'outils de hiérarchisation des productions intellectuelles alors que l'éducation doit avoir lieu « partout où les gens sont » :

« Mes décisions, quant à mon style d'écriture qui est de ne pas utiliser de formats universitaires conventionnels, sont des décisions politiques, motivées par le désir d'être inclusive, d'atteindre

autant de lecteur·trices que possible, dans autant d'espaces que possible. »

Considérant que « la valeur d'une production féministe ne devrait pas être déterminée par le fait qu'elle soit conforme ou non aux normes académiques, la valeur d'une production féministe ne devrait pas être déterminée par le fait qu'elle soit difficile à lire ou non », ses ouvrages se caractérisent par des chapitres courts et indépendants, rédigés dans un style simple – l'ouvrage *Tout le monde peut être féministe* en est un remarquable exemple. Elle multiplie les formats (interviews ou articles resserrés) et les supports (journaux et revues populaires, mais aussi poésie, romans et livres pour la jeunesse⁵, etc.).

C'est bien dans une perspective révolutionnaire qu'elle retourne la critique réactionnaire qui dénonce le style ardu et universitaire de la pensée intersectionnelle. Elle lui oppose le choix politique d'utiliser un langage simple, commun et renvoie dos à dos l'anti-intellectualisme conservateur (ou révolutionnaire...) et l'élitisme universitaire abstrait et jargonnant.

Contre cette écriture qui incarne le mode traditionnel masculin de production des savoirs, il s'agit de faire place à « l'expérience comme une source légitime de connaissance ». Si l'absence de réflexion théorique portée par les femmes noires a contribué à maintenir l'hégémonie blanche au sein du mouvement féministe, alors les pratiques, la culture de résistance, trop longtemps écartées, doivent se faire entendre jusque dans le domaine de la pensée.

« L'éducation féministe a été institutionnalisée dans les universités via les programmes des women's studies. Bien que ces programmes soient nécessaires et qu'ils permettent très efficacement d'enseigner le féminisme aux étudiantes des universités, ils n'ont que très peu d'impact, s'ils en ont, sur la majorité des

femmes et des hommes. Il existe très peu de programmes correspondants qui soient destinés à rendre le même savoir et la même information accessibles aux gens qui ne sont pas étudiant-es à la fac. »

La déconstruction du modèle universitaire et des « productions intellectuelles vides de sens » appelle une *praxis* (« une action et une réflexion sur le monde dans le but de le transformer », P. Freire) qui renoue avec les débuts du mouvement féministe. Ceci est tout particulièrement vrai pour la communauté afro-américaine que bell hooks invite à décoloniser la sphère de production des savoirs.

Comme elle le dit elle-même, son appropriation de l'écriture et de la langue est profondément politique. En articulant sans cesse un « je » et un « nous », elle dit un rapport à soi, aux autres, à la langue – un « jeu entre la pensée, l'écriture et le partage d'idées en tant qu'intellectuelle et enseignante. » L'écriture n'est dès lors plus un simple vecteur de transmission, c'est également un outil pédagogique dans le processus de conscientisation qui vise à redonner du pouvoir au sujet et qui rappelle la nécessité de s'emparer de la théorie comme pratique de libération « Sans nos voix dans des écrits et dans des présentations orales, il n'y aura pas d'articulation de nos préoccupations. » (*Apprendre à transgresser*)

« La remise en cause de l'oppression sexiste constitue une étape cruciale dans la lutte pour éliminer toutes les formes d'oppression. »

« Le féminisme est une lutte pour mettre fin à l'oppression sexiste. Par conséquent, c'est nécessairement une lutte pour éradiquer l'idéologie de la domination qui imprègne la culture occidentale à différents niveaux. C'est aussi un engagement dans la réorganisation de la société, afin que l'épanouissement personnel des gens prime sur l'impérialisme, l'expansion économique et les désirs matériels. »

Face à un féminisme réformiste, principalement porté par des femmes blanches qui cherchent à conforter leur position dominante sans s'attaquer véritablement aux valeurs capitalistes et suprémacistes qui structurent la société, bell hooks se propose de repenser le féminisme dans une perspective révolutionnaire, en réintégrant la question sociale et raciale.

Elle réalise que son vécu, comme celui de millions de femmes à travers le monde, ne correspond pas au profil d'un féminisme hégémonique qui essentialise la femme. « Quand on parlait des "femmes", note bell hooks, l'expérience des femmes blanches était universalisée pour représenter l'expérience de toutes les femmes. » (*Apprendre à transgresser*). Dès lors, il s'agit moins de critiquer le féminisme que de penser un féminisme « critique » et de déconstruire la catégorie « femme ». ●

GRÉGORY CHAMBAT

À suivre dans notre prochain numéro...

La version intégrale de cet article est en ligne sur le site de Questions de classe(s).

NOTES

1. Titre d'un de ses ouvrages, également traduit en français.
2. Sur l'usage polémique de ce concept voir *Race*, Sarah Mazouz, Collection « Le mot est faible », Anamosa, 2020.
3. Au XIX^e siècle, « Jim Crow » est une expression péjorative désignant les personnes noires vivant aux États-Unis. Les « lois Jim Crow », appliquées entre 1877 et 1964, visaient à limiter les acquis de l'abolition de l'esclavage et du droit de vote pour les hommes noirs. Elles introduisaient la ségrégation dans les services publics (établissements scolaires, hôpitaux, transports, justice, cimetière, etc.), les lieux de rassemblement (restaurants, cafés, théâtres, salles de concert, salles d'attente, stades, toilettes, etc.) et restreignaient les interactions sociales entre Blancs et gens de couleur au strict minimum, cela au nom du principe « separate but equal » (séparés mais égaux). (*Wikipedia*)
4. Rockwell Norman, *The Problem We All Live With*, huile sur toile, 91,4 × 147,3 cm, 1964, Stockbridge, Massachussets.
5. Comme *Happy to be nappy* (1999) traduit en français sous le titre *Frisettes en fête*, Points De Suspension, 2001.